Mercier, Louis Sebastien

Le déserteur.



LE DÉSERTEUR,

DRAME

EN CINQ ACTES EN PROSE;

PAR M. MERCIER.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune François, conduisant le commerce dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEVALIER St. FRANC, *décoré de l'Ordre du Mérite, Major d'un Régiment.*

VALCOURT, *jeune Officier.*

M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne, frontière de France.

La Scène est chez Madame Luzere.



LE DÉSERTEUR, *DRAME.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, M. HOCTAU.

M. HOCTAU, (*avec exclamation.*)

NOus voilà bien ! O malheureux pays ! Des Bataillons ſans fin ! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes légéres, Houzards, des bagages, un train d'enfer. —— Tout cela vient. — Je l'avois bien prévu ! Vous ſouvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous liſant la Gazette du 6 Mars ? J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien ! que pouvons-nous y faire, mon cher Monſieur Hoctau ? La marche de ces Armées ne ſe regle point d'après nos avis. Payons en ſilence, voilà notre lot ; heureux ſi par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent.

M. HOCTAU.

Ces Troupes Françoiſes, qui ſont à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des rejouiſſances publiques,

pour célébrer leur bonne arrivée ?

Madame LUZERE.

Mais, parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide, qui se disoit nos alliés, nos défenseurs ? Ils semblent n'être venus ici que pour devancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeste loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les François arrivent : on leur cede la place ; ils ne feront pas pis que les autres ; ils vivront seulement à nos dépens.

M. HOCTAU.

Il est vrai que je m'attendois que nos Troupes, au lieu de s'évader, alloient — J'enrage de grand cœur. —— On n'a pas seulement tiré un seul coup de fusil, & voici que les François sont nos maîtres.

Madame LUZERE.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi passées, que d'avoir vu le sang ruisseler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout considéré, Hanovriens, Allemands, Hongrois, Prussiens, François; tous ces Messieurs, tantôt nos ennemis, & tantôt nos alliés, nous ont tour-à-tour assez également traités pour ne savoir à qui donner la préférence ; & s'il falloit choisir, autant vaut des François ——

M. HOCTAU.

Comment des François ! — Nos ennemis ! J'étouffe —— Que je les hais ?

Madame LUZERE.

Qu'entendez-vous par ce nom d'ennemis ? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie succédoient aux massacres ; on redevenoit amis, après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats sanglans reste toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire ? je n'aime pas les François, moi, & je suis bon patriote : — m'entendez-vous, Madame ?

Madame LUZERE

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haissez pas les François.

Madame LUZERE.

Je suis loin de haïr aucune Nation, & je ne me cache pas d'estimer dans le François plusieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis sept ans. Il ne fait chaque jour que

prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il eſt déjà. —— Je ne veux pas dire —— Qu'ils ſont inſolens, ces Welches!

Madame LUZERE.

Dites, dites; celui dont vous parlez eſt un jeune homme d'un mérite rare, Monſieur Hoctau; il eſt prudent, économe, intelligent, laborieux; & veuve comme je le ſuis, il m'étoit impoſſible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce. —— Pouriez-vous lui en vouloir!

M. HOCTAU.

Oh! —— Mais vous ne ſavez pas auſſi les bruits que l'on fait courir —— Tous vos amis en ſont ſcandaliſés.

Madame LUZERE, *ſouriant.*

Eh! Quels bruits donc?

M. HOCTAU.

On va juſqu'à oſer parler du mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous ſentez. ——

Madame LUZERE.

Oui, je ſens qu'un bruit pareil peut inquiéter; & pour le faire ceſſer, je veux que dans les vingt-quatre heures, Durimel ſoit ſon époux.

M. HOCTAU, *avec dépit.*

Comment! —— Mais comment, ſon époux!

Madame LUZERE.

C'eſt à cauſe du bruit, Monſieur Hoctau. Vous le ſavez, les bruits ſont dangereux; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans, Dorimel en a près de trente; quels nœuds mieux aſſortis! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule: il eſt important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas. — Mais, Madame, oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François? ne craignez-vous point d'irriter ſon ombre? —

Madame LUZERE.

Non, Monſieur Hoctau; il n'y a que les vivans qui s'irritent, & ſouvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame. — Vous avez auſſi oublié l'eſpoir qu'a fait naître le refus du ſecond époux que je m'empreſſois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il eſt vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnoiſſance de vous être offert pour être ſon beau-père; mais je vous ai aſſez fait connoître combien j'aimais qu'une mère oſât ſe ſacrifier pour ſon enfant. Je n'avois que quelques années à

attendre; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce, & je paroîtrai avec honneur à la fienne.

M. HOCTAU.

Quoi! mes efpérances feroient trompées! moi, qui ai toujours cru que jamais un autre.——

Madame LUZERE.

On ne peut pas tout favoir, Monfieur Hoctau; & tel qui prédit fi bien, fur une Gazette, les révolutions futures de l'Europe, lit fouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici.—Si elle vous veut pour époux, je ne m'y oppoferai point.

SCENE II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame LUZERE.

Clary, vous venez fort à propos: on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monfieur Hoctau pour votre époux?——

CLARY, *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occafion; mais pour mon époux, — Oh! non, ma chère bonne maman!

Madame LUZERE.

Pourquoi donc?

CLARY.

Mais, vous le favez mieux que moi. Je vous confie mes penfées les plus fecrettes, & je vous ai avoué.—

Madame LUZERE.

Achevez.

CLARY, *vivement.*

Le nommer! — Ah! vous le connoiffez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoifelle! Un Français! qui vient de je ne fais où, qui n'a rien au monde, arrivé par avanture; — vous le préférez à moi, dont les Ayeux, depuis deux cens ans, font honorés dans ce pays! A moi qui poffède de bonnes maifons dans cette ville même, où je puis afpirer bientôt au rang de Stadchôuldus. (*) (*à Madame Luzere.*) Ah! Madame, une mère prudente ne devroit pas laiffer faire à une fille fans expérience, une étourderie de cette force-là.

(*) *Ce terme répond à celui d'Echevin, de Maire, de Jurat, de Capitoul.*

Madame LUZERE.

Clary, vous l'entendez; voyez ce qu'il faut répondre. C'est l'amour qui le fait parler, & depuis sept années toujours constant, il espère. ——

CLARY.

Prolongez toujours votre espérance, mon cher Monsieur Hoctau; vous arriverez de la sorte à quatre-vingt ans, l'homme du monde le plus heureux; car on l'est quand on espere, & je crois que vous ne le seriez plus si nous étions mariés. Je vous l'ai déja dit: nos âges, nos goûts, nos sentimens, tout différe. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez seulement l'amour de côté, & je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en soupirant.*

Je vous ai vu naître, Mademoiselle; j'ai vu croître & se développer tous vos charmes! — Me dédaigner comme cela! Me le dire d'un air si aisé encore! être si fiere parce que vous êtes belle! — C'est ainsi que vous me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien! Vous me préférez un — Si je vous aimois moins, je vous dirois — Non, je me ferai cet effort. Je ne dirai rien du tout. ——

Madame LUZERE.

Monsieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire; est-ce la faute de ma fille, si —

M. HOCTAU, *fâché.*

Laissez-moi, laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté & trahison sur la terre. — Comme le monde est changé! Qu'il est haïssable! Qu'il est perverti! — Ah! qu'est devenu votre défunt! — C'étoit mon ami; c'étoit là un homme d'un sens droit, éclairé. — Hélas! l'on voit trop ici qu'il n'y est plus.

SCENE III.

Madame LUZERE, CLARY.

Mandame LUZERE.

IL m'attriste, avec ses exclamations; mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

(M. Hoctau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à ar-

ticuler quelques paroles ; mais voyant qu'on parle de lui ſans l'appercevoir ; il ſe gliſſe dans un cabinet voiſin, d'où il prête l'oreille.)

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui ! O maman ! Vous l'adoptez ! C'eſt vous qui faites mon bonheur & le ſien. Le Ciel même a conduit ici ce François. Il vous chérit comme moi. Il paroît bien ſincère ! Tout ce qu'il dit peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que ſa bouche exprime. [*d'un ton plus timide*] Vous êtes toujours décidée en ſa faveur, cela me fait tant de plaiſir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer. — Ce pays-ci eſt tout plein d'envieux.

Madame LUZERE.

Ma chère enfant, puiſque tu l'as choiſi, il eſt à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'eſt doux de ſatisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoiſſance. Sois avec lui égale, affable, complaiſante. Préviens le moindre nuage qui pourroit, en s'élevant, obſcurcir un ſeul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuſe, voilà nos ſeules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils ſont l'écueil de l'amour. Sous le joug de l'hymen, des torts d'abord inſenſibles & légers, compoſent quelquefois la matiere dangereuſe des diſcordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conſeils préviennent ou diſſipent tout ce qui pourroit reſſembler aux orages.

CLARY, *embraſſant ſa mère.*

Oh ! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame LUZERE.

J'en accepte l'augure, ma chère enfant. — Tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins ſérieux. Les devoirs d'une épouſe vont ſuccéder à ceux de fille. Ils ſont plus importans, plus étendus, plus auguſtes. J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt-quatre heures Durimel ſeroit ton époux.

CLARY, *ſe retirant d'entre les bras de ſa mère, étonnée & confuſe.*

Dans vingt-quatre heures ! Dieu ! vous m'avez toute ſaiſie. — Je penſe — Oh ! c'eſt trop tôt auſſi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt ? J'ai toujours penſé qu'on ne marioit que trop tard deux perſonnes qui s'aiment. Cette ville eſt en proye à l'étranger. —— Vous avez beſoin d'un protecteur, &c.——

CLARY.

Que vous me rendez confuſe ! avec quel art, avec quelle

tendreſſe

tendreffe vous veillez fur mon bonheur ! Ah ! vous favez que j'obéirai fans peine. Je connois fes vertus, elles me font chères autant que fa perfonne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois. — Le voici qui vient fort à propos, au moment même où j'allois le faire apeller. (*en riant*) Nous allons le mettre au comble de la joie. — Comme il va déraifonner !

CLARY, *émue.*

Je fuis toute troublée. — Je ne fais. — Non. — Je ne puis que me fauver.

Madame LUZERE.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre*) retenez-là, Durimel, retenez-là. — Mais bon, la voilà déjà bien loin.

SCENE IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

On diroit que c'eft ma préfence qui caufe fa fuite. —— Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien. ——

Madame LUZERE.

Point du tout (*en fouriant avec grace.*) Allez, c'eft une folle qui ne vous fuira pas toujours ; (*prenant un ton plus noble*) écoutez, Durimel ; il eft temps de donner à votre mérite, à votre attachement à nos intérêts ; au fentiment que j'ai vu naître avec plaifir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire vous être dû.

(*Pendant ce tems Durimel laiffe échapper des marques d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous ? Votre regard eft fombre, inquiet. — Vous fouffrez intérieurement. — Que fignifie ce filence ? — Auriez-vous quelque nouvelle défagréable à m'apprendre, quelque retard, quelques faillites ? Nos fonds auroient-ils effuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correfpondans ?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroiffent sûres. Hier je vous remis les regiftres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

Madame LUZERE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'est-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel ? Avoir un front aussi triste, & dans quel moment ! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégresse, se répandent en foule dans ces cantons. On ne célebre plus que le nom françois. Tout vous rit, car on a beau voyager, le cœur est toujours du côté de la patrie, & le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un secret pressentiment de ce que je veux lui annoncer?

DURIMEL, *soupire.*

A moi, quelque chose d'heureux ! — Ah ! Madame, je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non ce n'est point-là vous — Je respecte vos secrets — Je vais vous exposer les miens; nous verrons après si les vôtres tiendront contre. (*après une courte pause.*) Durimel, ce n'est pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime, mon entiere confiance. Vous êtes François, & vous n'avez point cherché à séduire ma fille; je vous la donne. Demain sera le jour heureux que poursuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah Madame ! de quel coup venez-vous de me frapper, & dans quel moment ! Que vous êtes loin de connoître la situation de mon ame ! — Oui, j'osois en secret embrasser le plus doux espoir. — Clary ! Je l'adore — Mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi — Vous êtes sa mère, vous me chérissez : dites, Clary m'aime-t-elle sincérement ! — Autant que je l'aime — Parlez, un mot va décider mon sort.

Madame LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, serez-vous plus sage, car je vous l'avouerai, je ne vous connois plus — Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute assurance, le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL, *dans un transport.*

Elle m'aime. — Demain je puis être son époux — & je la fuirois, & j'irois loin d'elle mourir triste, désespéré. — Non, dussé je payer de ma tête l'instant du bonheur. — Je resterai. — Je mourrai content.

Madame LUZERE, *interdite.*

Que dites-vous ? Vous avez jetté l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un insensé, hélas ! seriez-vous malheureux ?

DURIMEL.

Si je le suis — Ah ! — Vous me donnez votre fille. Mais

me connoiſſez-vous ? Vous pourriez du moins ſoupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point ſans ſujet le lieu chéri de ſa naiſſance. Qui ſait ſi un ſeul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur ! ſi Clary, elle-même, ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point.——

Madame LUZERE, *avec tendreſſe.*

Vous, mon cher Durimel ! — Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le ſilence que vous avez toujours gardé, c'eſt que la première impreſſion que vous avez faite ſur nos ames, a répondu pour vous. J'ai reſpecté votre ſecret, sûre qu'avec vos vertus, on n'a point un cœur coupable. J'ai deſcendu dans le vôtre ; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été. — Epoux de Clary, vous devenez mon fils, oui vous l'êtes. — Gardez maintenant votre ſecret, ou épanchez-le dans mon ſein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout ſavoir. — J'allois vous quitter — Madame : ſi j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*ils s'aſſeyent*) Je ſuis fils d'un ſoldat Elevé loin des yeux de mon père, j'ai joui rarement du bonheur de l'embraſſer. A ſeize ans, dépourvu de reſſources, emporté par l'exemple, je ſuivis la carrière des armes ; mais je n'eus pas la conſolation de me trouver dans le Régiment où ſervoit mon père ! Le ſien paſſa les mers, & depuis ce jour je fus privé de ſes nouvelles. Dans le métier pénible des armes, mon courage ne fut point abbattu ; mais que j'eus de fréquentes occaſions de l'exercer ! J'étois tombé ſous un Colonnel le plus dur le plus inflexible des hommes. Son plaiſir étoit d'accabler de ſon autorité tous ſes ſubalternes : exact au ſervice, cinq années de patience avoient ployé mon ame ſous ſon joug de fer ; — arrive un inſtant fatal. — Injuſtement moleſté, mon ſang bouillonne. — Je veux répondre, & me ſens frapper. — Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front ! — Non, je n'ai pu le devorer. Un moment involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger. — Hélas ! Je reconnus bien-tôt quel étoit mon eſclavage. — Empriſonné, je fus forcé de ſaiſir le ſeul inſtant que m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour pourſuivi, dénoncé, déſerteur, jugé à mort. — Errant, fugitif, j'arrive ſur cette frontière. Le bonheur ſemble me ſourire en m'offrant chez vous un aſyle dont je jouis en paix pendant ſept années ; mais au moment le plus deſiré ; le plus beau de ma vie, la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt ; mes Juges ſont à votre porte, Madame une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mou-

rir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur ; & pour qui irois-je vivre ? Non, il est un charme plus puissant qui m'attache ici ; mais sans vous, sans Clary, depuis trois jours je serois disparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel, un instant, permettez que je recueille mes sens. — Je suis toute troublée (*après un silence.*) Je crois que la fuite seroit plus dangereuse que le séjour de ma maison. Des Soldats remplissent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que passer, & cet asyle-ci est sans doute préférable à tout autre. — O Dieu ! Que m'avez-vous appris !

DURIMEL.

Je voudrois ne vous causer que de fausses allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompense de votre tendresse. Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup souffert. Le temps a dû moissonner plus de la moitié des Chefs, & des Soldats. A la faveur du renouvellement, j'espère n'être pas reconnu. Daigne le Ciel, dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary —— (*avec attendrissement.*) Que depuis un instant sur-tout la vie m'est devenue chère !

Madame LUZERE.

Ah ! mon fils ! N'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne sortez point, évitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches ; demeurez y caché.——

DURIMEL.

Mais Clary allarmée, me demandera par-tout. Comment se dérober à ses yeux ? —— Elle soupçonnera peut-être.——

Madame LUZERE.

O Dieu ! —— Ménagez cette ame sensible. —— Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit & lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop vous dérober à sa vue ; épargnez-lui tout sujet d'allarmes. Paroissez à ses yeux, mais sans imprudence ; prenez un air assuré ; & que votre maintien.——



SCENE V.

Madame LUZERE, DURIMEL.
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame, le Régiment est entré, & les Compagnies se répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'Officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez tout de suite leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque.

(*Le Domestique sort.*)

SCENE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

AH! que vous allez trembler pour moi! — Que n'avez-vous placé votre tendresse sur un autre moins infortuné!

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérirois qu'heureux? —— Me feriez-vous cette injustice? — Vos peines ne sont-elles pas les miennes? — Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recèle aucun noir pressentiment, & tout ceci ne sera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours! il ajouteroit à l'expression de ma reconnoissance! Qu'est-il devenu, ce bon père, que j'ai par-tout redemandé en vain! s'il vit encore! — S'il savoit que son fils! —— Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids. —

(*Il porte sa main sur sa poitrine, puis à ses yeux comme pour y essuyer une larme.*)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derrière le Magasin. Demeurez-y caché. Calmez vos

frayeurs. Repofez-vous fur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera fur tout le refte.

SCENE VII.

M. HOCTEAU. (*Il fort du cabinet fur la pointe du pied. Ils regarde s'ils font partis. Il eft dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'efquiver.*)

CE que je viens d'entendre eft bien bon pour moi. L'efpérance renait dans mon cœur. Oh! pour le coup je l'emporterai fur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Deux Domeftiques dans le fonds du Théâtre, tranfportant des porte-manteaux.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

(*Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires qui converfent.*)

VALCOUR.

QUE nous fommes fortunés! Quoi! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille eft un ange. Chevalier! Comme nous allons être d'accord! —— La maman eft bien ton affaire. — Il me femble déja vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler enfemble de vos jeunes années, & en rappeller les momens les plus curieux.—— Mais elle a encore l'air fort appétiffant au moins—— d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

S. FRANC.

Quelle légereté ! Quelle folie ! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maiſon, la mère & la fille ſont déja convoitées. (*d'un ton ferme.*) Valcour, vous ne cherchez que le plaiſir de triompher des femmes, où nous avons des hommes à combattre.

VALCOUR.

Eh ! nous ne les en battrons que mieux. Je ſens que l'amour me transforme en héros. Mais, dis moi, étoit-il poſſible de mieux rencontrer ? As-tu jamais vu un tour de viſage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, & cette treſſe adorable qui lui ſert de diadême ? — Foi de Militaire, j'en ſuis tranſporté. Notre devoir eſt de ſervir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelacent avec ſoupleſſes aux lauriers de Mars ; ami, je veux ſubjuguer cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

S. FRANC.

Jouer le rôle d'amoureux ſans paſſion peut-être.——

VALCOUR.

Non, ſes charmes ont embraſé ce cœur inflammable.

S. FRANC.

Quel cœur ! A chaque ville le voilà pris ! Mais Valcour, ſachez que nous ſommes ici dans une maiſon reſpectable.

VALCOUR, *d'un ton ironique.*

Auſſi mon amour eſt-il très-reſpectueux.

S. FRANC.

Cette fille eſt honnête, vertueuſe.

VALCOUR.

Aſſurément, j'adore la vertu, mais beaucoup.——

S. FRANC.

Elle appartient à ſa mère.——

VALCOUR.

Oh ! j'eſpere bien la lui rendre.——

S. FRANC.

Songez au déſaſtre que cauſe preſque toujours une fantaiſie déſordonnée.——

VALCOUR.

A moi, quelque déſaſtre !

S. FRANC.

A vous-même. Comptez-vous pour rien de rendre une fille malheureuſe, & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verſer ?

VALCOUR, *perſiſtant.*

Une fille malheureuſe entre mes bras ! — Je ne connois

rien de plus plaifant que tes réflexions ; tu redoubles ma foi ma gaieté.

S. FRANC.

Ah! Valcour, que la probité embraffe d'objets!

VALCOUR.

Voilà le vieux Prédicateur du Régiment qui commence fon exorde. — Va, le meilleur Sermon feroit de me planter fur la tête vingt-cinq de ces dernieres années qui te chagrinent & te péfent. — Comme je prêcherois alors!

S. FRANC, *froidement.*

Brifons là-deffus.

VALCOUR.

Soit. — Tu as auffi une fureur morale.

S. FRANC.

Le Confeil m'a paru fort irrité de cette nouvelle défertion.

VALCOUR.

Vraiment. Vingt-fept en trois jours, & dans la même Compagnie. Qu'on vienne à prefent demander la grace du premier qui fera pris.

S. FRANC.

Ah! S'il faut un exemple, qu'il eft affreux de le donner! Quelle loi terrible! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes, qui fouvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré il eft vrai, à la réfolution que nous avons prife de ne plus nous intéreffer pour aucun! mais, cher Valcour, vous ne fauriez imaginer le frémiffement que me caufe ce fanglant appareil. Au feul nom de Déferteur, mes fens font émus, bouleverfés. Songez donc que c'eft moi qui fuis forcé de donner à chaque fois le fignal de mort. Aucun de vous ne les approche de fi près. — Leurs derniers regards fixent les miens, & leur fang rejaillit jufques fur moi.—— Ils font coupables puifqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince; mais croyez qu'il en eft, plus dignes de pitié que de mort : nous parlons à notre aife, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous euffiez été tous fimples foldats comme moi, pour mieux les juger.

VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur caffe la tête; qu'on leur faffe grace, qu'ils défertent ou qu'ils fervent, que m'importe? Il s'en fauve aujourd'hui cinquante, demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'eft quelque chofe de fingulier que tous ces enrôlemens forcés. Etre Officier! Ah! de grand cœur. C'eft l'honneur, le courage, c'eft l'amour du Monarque, c'eft la liberté même qui nous conduit à la victoire; & que nous fert d'être à côté d'une foule d'hommes foldats involontai-

res

res, qu'il faut traîner ſous le fouet de la diſcipline. Pourquoi accorder à de pareilles gens l'honneur d'être tués dans les Batailles ! Que ne les renvoie-t-on plutôt labourer le champ de leurs pères. A nous ſeuls devroit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déſerteur ſeroit certainement un nom ignoré. — Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien je crois, un Bataillon ? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, repréſenter une Armée entière, former un ſeul corps audacieux, intrépide, impénétrable ? Auſſi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire ; elle ſeroit aſſurée. Pas un ne reculeroit d'un pouce ſur le terrein, & le Champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne ſeroit jamais déſert.

S. FRANC, *ſouriant.*

J'aime cette fougue guerrière. — Elle vous ſera heureuſe. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel ſoldat eſt auſſi brave que ſon Officier, & n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorſque le ſoldat déſerte, c'eſt le plus ſouvent la faute des Chefs. Ils ne ſe mettent pas aſſez à la place du malheureux qui ſe trouve engagé. Ils ſignent pourtant l'arrêt de ſa mort ; ils ſe rejettent ſur la loi ſubſiſtante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute ſa rigueur, ſans être jamais bien appréciée ; elle paroît reſpectable, lorſqu'elle eſt émanée d'un ſiècle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'eſt moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi ? Puis-je l'anéantir. Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit. —Mais voici notre charmante Hôteſſe. — Allons, vieux Chevalier, je vais porter pour toi les premiers complimens.

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR.

LE hafard, Madame, arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions pas nous-mêmes. En vous voyant, nous lui rendons mille actions de graces. C'eſt lui qui nous a conduits chez la beauté même. Il fait que nous avons des yeux pour la connoître, & des cœurs diſpoſés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flateur n'échappa de leur bouche.

VALCOUR.

Puiſque vous les connoiſſez, je me repréſente avec un plaiſir, avant-coureur des plus exquiſes voluptés, que rien ne nous manquera, n'eſt-il pas vrai? — Rien, abſolument, rien.

Madame LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit. — Il eſt juſte de vous procurer du repos; car vous autres, Meſſieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait diſpoſer eſt en état de vous recevoir, & vous pouvez vous faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable! — Pourvu que notre chambre ſoit voiſine de la vôtre, telle qu'elle ſera, nous la trouverons délicieuſe. Nous autres Militaires, nous ſavons nous arranger avec toute la complaiſance poſſible; mais auſſi n'allez pas nous réléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la ſolitude, moi. On m'a comme cela par fois attrapé. — Meſſieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encoré tout au bout comme un peſtiféré. — Je ſuis doux, doux comme un mouton, pour peu qu'on me flatte; mais fier, implacable, ſi l'on me fâche. — Nous vivrons enſemble bons amis, je l'eſpère, & pour cimenter amicalement notre charmante union, permettez, chère mère, que je vous embraſſe. ——

Madame LUZERE, *du ton de la plaiſanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis ſans cela. ——

VALCOUR.

J'entends. — Vous êtes née diſcrette, prudente. — J'aime fort auſſi la diſcrétion; cette vertu rare m'eſt échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hauſſe les épaules.*) Mais Major, on diroit que tu nous fais la mine. —— Eh! Madame, vous n'en voyez pas la cauſe? Où eſt donc cette chère enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur? — Pourquoi n'eſt-elle pas à vos côtés? —— L'amour fuiroit-il ſa mère? —— Seroit-ce par vos ordres? Cela crieroit vengeance. — Il vient de me dire mille choſes paſſionnées pour elle. —— N'allez pas la lui cacher; il eſt véhément, & dans ſon courroux tout ſeroit perdu.

S. FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague. Allez, Madame, ce ne ſont que des mots. Cette jeuneſſe eſt pétulante, inconſidérée. — Il faut qu'elle évapore ſes folies. Elles ſont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne ſauroit être ſuſpecte;

& fur ma parole ; vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monfieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle eft élevée de façon à la laiffer paroître en toute sûreté. (*Elle appelle.*) Frédéric, dites à Clary que je la demande. (*à Saint-Franc.*) Vous ne favez pas qu'elle eft pour ainfi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux.——

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & fi promptement ! Mais voilà un tour vraiment perfide.—— Ah ! chère mère, de grace, point tant de précipitation. Croyez-moi, il fera tems de conclure la nôce lorfque nous ferons partis.

S. FRANC.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureufe. Sans doute vous lui trouvez un bon parti ?

Madame LUZERE.

On ne fauroit meilleur.

S. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vîte.

VALCOUR.

Mais c'eft vous, maman, qui faites ce mariage-là.—— Elle n'aime pas le futur prodigieufement, je gage, — n'eft-il pas vrai, elle ne l'aime pas ?

Madame LUZERE.

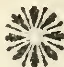
Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis.—— Elle s'imagine qu'elle l'aime. — Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, eft une chofe commode ; mais c'eft bien loin, par exemple de ce que quantité de filles ont reffenti pour moi.—— C'étoit un tranfport, une folie.——

Madame LUZERE, *en fouriant.*

Dont elles ont été bien récompenfées, je penfe.



SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR, CLARY.

(*Clary fait une profonde révérence , & va se ranger , les yeux baissés , à côté de sa mère.*)

VALCOUR, *allant à Clary.*

LA voici , la voici —— celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante jeunesse ! quel éclat ! Eh bien , Major. — Elle me paroît encore embellie. —— C'est ma présence. —— Vois quelle aimable rougeur monte sur son front. —— O cette belle main si douce ! il faut qu'elle reconnoisse tout le feu de mon cœur. (*Il veut lui baiser la main,*)

CLARY , *retirant sa main avec dignité & froidement.*

Monsieur —— réservez pour d'autres —— je vous prie.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier , de l'honnêteté , un peu plus de retenue. ——

VALCOUR, *avec légereté.*

Quoi ! ce seroit un crime d'oser ravir la plus innocente faveur. — Mais cela ne se refuse point. — Charmante , regardez-moi ; ce n'est point un Germain empesé & ridicule, qui soupire à dix pas de son idole ; c'est un François. ——

CLARY.

On le voit bien.

S. FRANC, *avec dignité.*

Mon ami , songe que tu représentes la Nation ; que c'est toi qui la calomnierois chez l'étranger. L'Officier François n'est pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays , & tu dois.

VALCOUR.

L'adorer ! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduisans. Les doux rayons qui partent de ses yeux que je juge tendres à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée (*montrant Saint-Franc*) lui ou moi. —— Je représente ici la Nation ; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les François sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls savent connoître le prix de la beauté, l'encenser , la servir, la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour,

pour ſavourer la volupté ? —— Un François eſt ſeul digne de vos charmes. —On vous deſtine un mari ; quel homme eſt-ce ? Un Bourgeois ſans doute, un Allemand, un Allemand ! (*il ricanne.*) Epouſer un Allemand ! — Je ſerois presque jaloux, ſi je n'étois ce que je ſuis.

S. FRANC.

Quel verbiage ! Eh, mon ami, viens & laiſſe en paix cette honnête famille. —— C'eſt aſſez déraiſonner.

VALCOUR.

Que tu es fâcheux !

S. FRANC.

Viens, te dis-je, le tems nous eſt cher.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain. —— Je ne ſerois plus alors. —— A mon âge, le tems eſt très-cher, tu l'as fort bien dit, un Militaire ne doit pas ſoupirer comme un Bourgeois.

S. FRANC.

Tu dois me ſuivre ; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour ſe laiſſe un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne ſait pas d'honneur tout ce qu'elle vaut : Je n'ai point vu de Françoiſe qui lui fût comparable. —— Avec un auſſi beau teint, un tour de tête ſi noble, ſi gracieux, s'aller marier ſans réflexion ! —— Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle eſt toute formée pour épouſer un Officier. —— Oui, un Officier Français.

S. FRANC, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux ? (*le prenant par le bras.*) Valcour tu me ſuivras, ou parbleu je me fâcherai.

VALCOUR.

On m'enlève !

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

Quel étourdi ! & c'eſt un pareil écervelé qui commande à des hommes.

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi que l'on traite le foible dans ſes propres foyers. ——Que fera le Soldat, lorſque ſes Chefs, ——

CLARY.

Le vieil Officier me paroit bien digne homme.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

ILs ſont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin. ——

Madame LUZERE, *l'appercevant, à voix baſſe.*

Vous, Durimel ! Imprudent ! Allez. — Retirez-vous. ——

CLARY.

Que voulez-vous dire, maman ?

Madame LUZERE, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque choſe à dire, que vous avez tout de ſuite retenu, (*à Durimel.*) & vous auſſi. —— Vous êtes troublé. — Je ne ſuis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers, vos compatriotes ? Pourquoi vous tenir enfermé ? Nous ne ſommes que des femmes, vous êtez un homme, & vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus ! Eſt-ce qu'ils auroient — (*ſe remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir, chère Clary ; mais. ——

Madame LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce ſujet ? Laiſſe agir Durimel, laiſſe-le à lui-même ; ne te mêle de rien, je t'en ſupplie. Tu ſais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être aſſurée.

CLARY *ſe penchant vers ſa mère.*

Voilà qui eſt fait. —— Je reſpecterai en tout vos volontés.

Madame LUZERE, *les prenant par la main.*

Embraſſez-vous, mes chers enfans, embraſſez-moi. —— En formant ces nœuds, méritez les faveurs du Ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, dignes de ſes bienfaits.

DURIMEL, *paſſionnément.*

Ah, Clary !

Madame LUZERE, *prenant la main de sa fille & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

CLARY, *avec tendresse.*

Et moi aussi. —— Avec ce cœur. ——

DURIMEL, *un peu triste.*

Puissiez-vous, en faisant mon bonheur, assurer le vôtre ! Quel que soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur jusqu'au dernier instant de ma vie.

CLARY, *douloureusement.*

Ah, Durimel ! De quel ton me parlez-vous de vos derniers momens ? auriez-vous de tristes présages ? Est-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeste ?

(Durimel colle ses levres sur sa main dans un silence touchant.)

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL. VALCOUR.

[*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les surprendre.*]

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

JE me suis échappé de cet impitoyable Major. [*haut & s'avançant subitement.*] Pas mal, pour un Allemand. — Pas mal. —— En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

Madame LUZERE, *effrayée, à part.*

O Dieu ! protege-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais Mesdames, c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relegue aux antipodes ; là bas, au bout du monde. — Ah ! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement. — Voilà donc Monsieur l'épouseur ? [*Il tourne autour de Durimel.*] Mais il n'a pas l'air si Germanique ; il n'est pas trop mal tourné. — Je commence même à le croire dangereux. [*à Durimel.*] Sérieusement voudrois-tu te rendre mon rival ? —— Tu n'y gagneras rien ; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil ; un homme

d'honneur en agit autrement. De grace, laiſſez-nous. Vous avez votre appartement, c'eſt pour vous y retirer. ——

VALCOUR.

C'eſt dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus déſormais d'autre aſyle? Nous nous y logerons malgré vous, ſévère maman. C'eſt-là notre droit de conquête, & celui dont nous ſommes les plus jaloux. [*Il ſaiſit la main de Clary.*] Incomparable! Vous voyez un homme idolâtre de vos attraits, & ſi j'avois une couronne, ce ſeroit pour en orner ce front charmant.——

CLARY, *voulant retirer ſa main.*

Vous êtes.—— Vous êtes inſoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous déteſter avec ces tons-là---Je commence déja à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

VALCOUR.

Avec horreur! —— Mais voici du délicieux.——Oh! ce mot-là vaut quelque choſe.

CLARY, *le repouſſant.*

Laiſſez-moi.

VALCOUR.

Bon! bon! Je connois le petit manege.

Madame LUZERE, *allant à Valcour.*

Monſieur! —— Vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui ſe met entre deux.*

Que fais-tu là, avec tes deux gros yeux fixés ſur moi?

DURIMEL, *fierement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOUR.

Mais, ſerois-tu impertinent, Monſieur le futur?

DURIMEL.

C'eſt vous que je punirois de l'être, & ſans cet uniforme qui vous rend ſi hardi.——

VALCOUR.

Il menace, ma foi.— Ceci eſt trop plaiſant. — C'eſt un des nôtres, je penſe. —— Serois-tu François?

Madame LUZERE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel, retirez-vous. —— Sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de ſe taire! ——

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah! il me cede la place. — Ce début eſt ſingulier! —— J'eſpère qu'il ne ſe montrera pas au feſtin de la nôce, cela me paroît très-eſſentiel pour lui. — Mais non, Madame, qu'il reſte, je ſuis curieux. — Nous avons à nous parler. (*Il va à Durimel.*)

Madame LUZERE, *faisant signe à Durimel de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête à pleurer.* (*A part.*)

Comment un habit bleu les rend insolens ! —— Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant après Clary.*

Ah ! fugitive, vous croyez aussi m'échapper, mais. ——

Madame LUZERE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi. — Quels sont ici vos droits ? — Vous déshonnorez votre rang ; & ce que vous faites est d'une lâcheté insigne.

DURIMEL, *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.

SCENE VII.

Madame LUZERE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

MAis, Madame, dites-moi, je vous prie, est-ce que nous faisons la guerre ensemble ? — Vous êtes forte, au moins.

Madame LUZERE, *toujours du même ton.*

Monsieur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur ; & de ce pas, j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'est-à-dire, publier ma gloire & le triomphe de sa beauté... Mais on n'a jamais fait tant de bruit pour si peu de chose. — Adoptez un peu les mœurs françaises. D'ailleurs, à peine suis-je posté devant la Ville. — Nous n'en sommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZERE.

Il m'est impossible de répondre à un pareil langage. Allez, Monsieur, & sachez que nous mettons au rang des plus tristes malheurs de la guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos asyles.

SCENE VIII.

VALCOUR, *seul.*

TOutes ces femmes, au premier abord, s'éffarouchent, crient, tempêtent ; peu-à-peu elles s'apprivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las ! — Cet original, avec son air mari, — il m'a paru Français. — C'est quelque réfugié. — Ma foi, nous jouerons la Comédie. — Le pauvre diable ! Il ne faut pas le tuer. — Qu'il vegete maritalement sous cette zone pésante ; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

S. FRANC.

JE vous demande mille pardons, Madame ; c'est un étourdi dont le cœur n'est pas méchant ; mais tout nouvellement échappé de la Cour, il outre la folie française ; il se croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connois des sentimens d'honneur, de la raison même par intervalle, je vous proteste qu'à l'avenir. ——

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monsieur le Chevalier ; s'il nous a causé quelque désagrément, votre honnêteté fait réparer ses fautes. Si tous les Militaires vous ressembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

S. FRANC.

Il n'y a qu'une jeunesse insensée, qui puisse se faire un jeu d'un métier aussi sérieux, & qui doit faire couler nos

larmes quels que ſoient nos ſuccès. C'eſt bien aſſez d'obéir à la néceſſité terrible qui nous ordonne, dans les Batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, ſans encore outre-paſſer les ordres dans les momens de relâche qui nous ſont accordés. Ah ! comment le triſte ſpectacle de la guerre, en offrant de ſcènes ſi douloureuſes, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus ſenſible ?

Madame LUZERE.

Avec des ſentimens auſſi nobles, que vous avez dû fermer de plaies ſanglantes, eſſuyer des larmes amères ! — Mais vous devez être heureux ; car on l'eſt dès qu'on ſe plaît à faire le bien. ——

S. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes ; l'habitude m'en a fait dans la ſuite un pénible devoir. Le Ciel m'a favoriſé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vêcu heureux, à moins qu'on ne le ſoit en s'élevant au-deſſus de ſon ſort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me ſemble qu'un Officier, dans plus d'une occaſion, joue un rôle diſtingué.

S. FRANC.

Il eſt vrai, Madame, que cette place peut récompenſer un vieux Militaire de ſes longs ſervices. De ſimple Soldat, je ſuis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentiſſage de la guerre, reſté preſque ſeul de tant d'autres moiſſonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les ſerpens de l'envie. Il m'en a coûté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me haït ; & ſa haine que j'ai bravée, veille & ſaiſit le moindre prétexte pour éclater. Valcour, dont l'eſprit eſt ſi léger, eſt plus juſte que ſon père. Son cœur eſt droit, ſon ame eſt noble ; il s'eſt montré dans tous les temps mon défenſeur ; je lui dois beaucoup. — Mais croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés, ſans aucun ſervice, à la faveur de leur naiſſance : croiriez-vous, dis-je, qu'ils ſouffrent de me voir à leurs côtés. Je les entends ſouvent dire derrière moi, ce n'eſt qu'un Officier de fortune. Ils ſe ſouviennent de mon obſcure origine, ils oublient les cicatrices dont ce ſein eſt couvert.

Madame L U Z E R E.

Quoi ! des Guerriers qui ſuivent enſemble une carrière glorieuſe, qui ſervent une mère commune, la patrie, connoître l'envie !

S. F R A N C.

Mais, Madame, ce n'eſt point là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raiſon me met aiſément au-deſſus de ces injuſtices, hélas ! trop familières aux hommes. Que de peines plus ſecrettes me conſument ! Elles ne ſont point nées de l'ambition ; elles ſont filles de la nature. — Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi. — Ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir ; eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame ! Vous me ſemblez heureuſe. — Vous êtes mère d'un enfant qui doit combler votre félicité. — Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous. — Elle eſt belle, & paroît ſi douce ! — Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de ſon époux. — Qu'il ſeroit cruel de lui voir contracter un lien funeſte, qui feroit l'infortune de ſa vie !

Madame L U Z E R E.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la deſtine, réunit les plus excellentes qualités ; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens, qui compoſent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche, par les vertus qu'il poſſéde.

S. F R A N C.

Ses mœurs vous ſont donc bien connues ?

Madame L U Z E R E.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties.

S. F R A N C.

Il vous aime. — Il vous reſpecte.

Madame L U Z E R E.

Comme ſi j'étois ſa mère.

S. F R A N C.

Il mérite d'être heureux. — Jouiſſez de votre bonheur.

Madame L U Z E R E, *en ſoupirant.*

Ah ! Monſieur, l'apparence du bonheur eſt ſouvent trompeuſe. Ma félicité n'eſt pas ſi grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ſes peines, & plus elles ſont renfermées en nous-même, plus leur pointe eſt pénétrante. —

S. F R A N C.

Comment, Madame ?

Madame L U Z E R E, *d'un ton un peu contraint.*

On a ſouvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'eſt-il pas vrai, qu'il faut bien connoître avant de riſquer une confiance qu'on voudroit quelquefois haſarder. — Vous vous attendriſſez.

S. FRANC.

Je ſens ce que vous dites, Madame. On brûle quelquefois d'épancher ſon ame, parce qu'on ſoulage ainſi l'amertume dont elle eſt remplie. Ce cœur, comme le vôtre, a beſoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environnent, de confident intime. La plûpart des amis que j'avois, m'ont dévancé dans la tombe ; & prêt d'y deſcendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rompre auſſitôt ? Je ne vois autour de moi que Rivaux ambitieux d'un caractère ſombre, des jeunes gens pleins d'inconſéquence, profondément occupés des frivolités: pas un ne m'intéreſſe aſſez pour lui confier mes peines ; mais vous êtes mère, Madame, votre cœur doit répondre au mien.

Après un ſilence.

Ils ignorent tous la cauſe d'une mélancolie profonde, qu'ils ne ſavent que me reprocher. Oui, je ſuis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaiſirs attachés à mon rang. — J'eus un fils que j'aimois. — A ſon entrée dans le monde, il ne fut accueilli que par la nature. Je n'avois alors que des larmes à répandre ſur ſes deſtins. — Aujourd'hui que la fortune m'a ſouri, que je pourrois lui compoſer un ſort heureux, j'ignore ce qu'il eſt devenu. — Son ſouvenir me pourſuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Auſſi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant. —— Tous me ſont chers. —— Peut-être vit-il encore en traînant une vie pénible ou languiſſante. — Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à preſque déſirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE.

Vous vous intéreſſez à la cauſe de tous les Soldats infortunés ? ——

S. FRANC.

Si je m'y intéreſſe ! —— Mon fils eſt du nombre.

Madame LUZERE.

Ah ! Monſieur, écoutez-moi. Vous l'avez dit, je ſuis mère. C'eſt le Ciel qui vous a conduit ici pour raſſurer mon cœur. Il brûle à ſon tour de s'expliquer. La confiance a ſes périls, je le ſais ; mais peut-elle en avoir, quand c'eſt vous qui l'inſpirez ? Je vais vous livrer le ſecret de ma vie. ——

S. FRANC.

Tout nous réunit, Madame ; franchiſe, candeur, religion, ſaut-il atteſter l'honneur ? ——

Madame LUZERE, *d'un ton abandonné.*

Non. — Votre phisionomie annonce votre ame. — Homme compatiſſant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. Guidez-moi ; inſtruiſez-moi. — Soulevez le poids accablant qui peſe ſur mon cœur. Depuis votre arrivée, je n'exiſte plus. Sachez que ce même jeune homme qui doit épouſer ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas ſuſpendu ſur ſa tête. — Je vous confie ſa deſtinée, ſa malheureuſe deſtinée. ——

S. FRANC.

Achevez. ——

Madame LUZERE.

Hélas ! ſauvez-le ; il eſt ——

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O Ciel ! — Ciel ! — Monſieur le Chevalier, à ſon ſecours. — O ma mère ! (*Elle tombe*)

Madame LUZERE, *la relevant.*

Qu'eſt-il arrivé ?

S. FRANC.

Expliquez vous. — Parlez. — Calmez-vous.

CLARY, *reſpirant à peine.*

Des Gardes emmenent Durimel !

Madame LUZERE.

O Dieu !

CLARY, *au milieu des ſanglots.*

Ils ſont entrés. — Ils ſe ſont emparés de lui. — Ils le conduiſent à travers tout un peuple. — J'ai vainement couru ; Durimel ſe laiſſoit entraîner ſans élever aucun cri, aucun gémiſſement, & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE, *tombant aux pieds de Saint-Franc, qui ne lui donne pas le temps de mettre un genou en terre.*

Ah ! Monſieur. — Courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir un crédit sûr. —— Embraſſez ſa cauſe. —— Si vous ſaviez.

S. FRANC.

J'embraſſerai ſa défenſe ; mais de grace, achevez un aveu. ——

Madame LUZERE.

Ah ! (*à Clary.*) Ma fille, hélas ! Je frémis. — Eloigne-toi, ma chère fille. — Laiſſe-nous un inſtant. — Eloigne-toi ; —— écoute une mère.

CLARY, *ſoupire & ſe retire inquiette & tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi. — Ah ! ſi cela continue, il faudra que je meure.

SCENE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE *prend Saint-Franc, l'amene ſur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix baſſe & ſuppliante.*

JE m'abandonne à vous. Ecoutez ſi j'ai lieu de frémir. — Comment a-t-on pu découvrir ſon aſyle ? — Ce jeune homme, pour qui je vous implore, eſt Déſerteur de votre Régiment.

S. FRANC, *recule en arriere, en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il poſſible ?

Madame LUZERE.

Helas ! il eſt perdu, ſi ——

S. FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter ſur vous ? ——

S. FRANC.

Ah ! vous ne ſavez pas tout ce qui s'eſt paſſé dans mon ame. — Comme elle s'eſt ébranlée. — Madame, ce cœur eſt plus déchiré que le vôtre.

Madame LUZERE.

C'eſt l'humanité qui ſe ſouleve, & qui vous parle en ſa faveur.

S. FRANC.

Oui, ſans doute. — Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déſerteurs m'ont fait mourir d'effroi ! Il n'eſt plus temps de vous le taire, apprenez que mon fils eſt Déſerteur auſſi. Hélas ! Aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon ſang ne ſe ſoit glacé, que je n'aie cru le reconnoître. Tant de fois trompé, le ſerai-je aujourd'hui ? —

O Dieu! tu ſais combien je ſoupire après ſa vue, & combien je tremble de le retrouver.

Madame LUZERE.

Que m'apprenez-vous? Et quel preſſentiment vient me ſaiſir! Mais, Durimel eſt le fils d'un Soldat. Elevé dans la même Religion que la vôtre, le Languedoc fut ſa patrie.

S. FRANC, *avec la plus grande émotion.*

Arrêtez, Madame. — Le Languedoc! Je nâquis ſous le même Ciel! Mais je n'oſe vous croire encore. —— Une idée auſſi chere. — Auſſi cruelle. — Ah! je ne puis en ſoutenir l'incertitude. —— Je vais, —— je vole à lui.

Madame LUZERE, *ſeule.*

Que de combats à ſoutenir! De terreurs à étouffer! O Dieu! prête-moi le courage néceſſaire. ——

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *revenant à ſa mere.*

AH! ma mère, tout mon corps friſſonne. — Je pleure malgré moi.

Madame LUZERE.

Raſſurez-vous.

CLARY.

Que je me raſſure! Et vous êtes auſſi pâle, auſſi tremblante que moi.

Madame LUZERE.

Cruelle fille! Laiſſez-moi reſpirer; c'eſt vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi; d'où vient qu'on l'arrête? Que ſignifioient ces mots interrompus, ces ſoupirs, cette triſteſſe profonde qui perçoit à travers les expreſſions de ſon amour? Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir impoſé à mon œil. Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu ſortir le viſage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ſes peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce ſilence cruel.

Madame LUZERE, *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répéte, Clary, votre imagination prompte à ſe forger des maux, fera le ſupplice de votre vie.

CLARY.

CLARY.

Hélas ! Vous voulez que je fois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre jufques dans notre maifon. Comme tout eft changé ! Je ne vois que des vifages farouches ou infenfibles à nos douleurs. Vous-même diffimulez avec moi. Ne fuis-je plus votre Clary ? Ah! ma mère eft-ce ainfi que mon hymen va fe célébrer ?

Madame LUZERE.

Ton hymen ! — (*Appercevant M. Octau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer ?

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

VOilà donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire fauter en l'air n'eft pas à fon aife à préfent. Cela eft très-fâcheux pour vous, Mefdames ; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal ? Vous n'avez pas voulu écouter mes confeils. Il n'eft plus temps ; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monfieur, laiffez-nous libres ; nous ne fommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous favez donc la fin de l'hiftoire. Je me fuis trouvé là moi. A peine conduit à la premiere Garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(*A part.*)

Malheureufe ! (*Voulant emmener fa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary.— Fuyons fon afpect ; il ne peut que nous affliger.

CLARY, *réfiftant.*

Non. — Le fupplice que j'endure eft au-deffus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah ! mon enfant, — prie de ne rien favoir. Tu ne la fauras peut-être que trop tôt.— Arme-toi de courage. Ton amant infortuné. ——

CLARY.

Eh bien ?

Madame Luzere ne peut parler.

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'eſt un Déſerteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déſerteur ! Eſt-il bien vrai, ma mère ? (*Elle tombe dans les bras de ſa mère.*)

M. HOCTAU.

C'eſt ce jeune Officier qui l'a décélé. Le Conſeil de guerre s'aſſemble. Son Procès eſt tout fait, dit-on ; pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma préſence, & n'y reparoiſſez jamais, homme vindicatif & méchant, qui venez jouir du malheur qui nous opprime ! Retirez-vous, & laiſſez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU, *en s'en allant.*

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi ſes compatriotes font deux cents lieues pour venir ici lui caſſer la tête ? —— Mais nous nous reverrons après le premier feu.

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *après un ſilence.*

LE voilà donc révélé, ce terrible ſecret ! Quoi ! Durimel eſt arrêté comme Déſerteur. —— Il eſt au milieu des Soldats. — Il eſt peut-être condamné. — Il va périr. —— Juges cruels ! mes larmes pourront-elles vous appaiſer. Ah ! courons le ſauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chere Clary. Recueillons notre ame & nos forces. Oſe eſpérer. J'attends le vieux Chevalier. — Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, éleve ton ame, & apprends à ſupporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi qu'il ſe joue des mortels, & tu n'es pas la ſeule infortunée qui gémiſſe ſous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel ! Durimel ! quelles ſont à préſent tes penſées ! Je ſens que ton cœur m'appelle. — Je crains de te revoir. Des ſentimens inconnus à mon ame la rempliſſent & l'épouvantent : quel déſeſpoir m'attend !

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUe vois-je ? Ah ! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement ſurpris.

CLARY.

Vous êtes un monſtre, & nous maudiſſons l'heure où vous avez touché le ſeuil de cette maiſon.

Madame LUZERE.

Quoi ! vous avez été aſſez lâche, aſſez cruel, pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger ; & vous oſez encore. ——

VALCOUR.

Qui ? moi, délateur ! (*arrêtant Clary.*) Arrêtez, de grace; écoutez-moi. Je vois que mon cœur ne vous eſt pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pû y donner lieu ; mais ſi je me ſuis permis quelques légéretés indiſcrettes, dans une pareille affaire, toute frivolité ceſſe. J'en jure par l'honneur; non, jamais mon cœur ne s'eſt ſenti ſi vivement touché, que lorſque je l'ai reconnu. — J'en ai pleuré de pitié. — Ah ! ſi vous m'euſſiez confié ſon ſort, j'aurois pû le ſauver. ——

Madame LUZERE.

Ce n'eſt pas vous qui l'avez fait arrêter ?

VALCOUR, *avec chaleur & nobleſſe.*

Ceſſez une imputation auſſi odieuſe ; je rougirois de la combattre. Que la grace de tous ces infortunés n'eſt-elle entre mes mains, aucun ne périroit ! Mais, ne déſeſpérez pas. Le Colonel, ſous lequel il a ſervi, eſt mon père. Je vole à ſes pieds. Je les embraſſe, je ſollicite ſa grace ; je l'obtiendrai. Je ne goûterai de repos & de tranquillité que votre amant ne ſoit libre, & que vous ne ſoyez unis. C'eſt en vous le rendant que je me vengerai de vos ſoupçons. Vous verrez que la légéreté du Français n'eſt pas incompatible avec la ſenſibilité, & que l'étourderie n'exclud pas toujours les vertus. Adieu ; les momens ſont chers : & je cours les employer.

Madame LUZERE.

Ah ! s'il eſt ainſi, Monſieur, pardonnez. ——

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

O Serons-nous espérer, dites-moi, l'oserons-nous!

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le Corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Pense-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ils pleurent tous, & ils condamnent. — La clémence leur est étrangère. — Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté, & le sien éprouve tout ce que je sens. S'il mouroit.— Affreuse image! Ciel! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier, c'est notre Dieu tutélaire; tu connoîtras son ame. — Tes pas chancelent!

CLARY.

Je me trouve foible; j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

Madame LUZEEE.

Viens, chere enfant, appuye-toi sur mon sein.

Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *ſuivant Saint-Franc.*

QUE je te laiſſe ? — Et c'eſt à moi que tu peux le dire! Je ne te quitte pas. Comme dans un inſtant tous tes traits ſont changés ! Je t'ai vu ſortir de la ſalle du Conſeil, pâle, & la mort dans les yeux. Quelle impreſſion profonde & terrible ce malheureux a fait ſur ton ame ! Tu ſais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté. — Tu voudrois parler ; tu te tais ! Ne ſuis-je plus ton ami? Ah ! la pitié qui te parle en ſa faveur eſt ſans doute reſpectable ; mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux ſauver.

S. FRANC.

Valcour ! en tout temps ton amitié me fut utile & chere. Aie pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés ; mais celui-ci, hélas ! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton père. Tu ſais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens ſeulement un délai, & je ſerai le plus heureux des. — Va, & laiſſe-moi.

VALCOUR

Je te laiſſe pour ſervir ta généroſité, que j'admire, & que je dois imiter ; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne & reſpectable ami.

S. FRANC.

Oui, mon cher Valcour, je ſerai plus calme.

Valcour ſort.

SCENE II.

SAINT-FRANC, *ſeul.*

IMpénétrable Providence ! tu veux rendre la fin de ma carriere triſte & funeſte ! — Hélas ! il devoit faire la con-

ſolation de ma vieilleſſe. Ah ! quand ma main guidoit en paix ſes premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort ! Je l'ai vu languiſſant au berceau, j'ai vu la trame déliée de ſes jours prête à ſe rompre ; mes vœux ardens ont fatigué le Ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât ſa vie. — Je ne ſavois pas alors ce que je demandois. — Ah ! coulez, mes larmes, coulez.

SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

SAINT-FRANC, *allant à Madame Luzere.*

EPargnez-moi, Madame, épargnez-moi ! Je l'ai vu, je l'ai reconnu. —— Oui, c'eſt mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel — votre fils !

S. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'eſt que trop vrai. C'eſt contre moi que s'épuiſent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le ſort, de me porter des coups plus ſenſibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un dégré auſſi haut que celui de ces infortunés. Dans un moment je vais connoître ce qu'eſt mon fils. Si ſon cœur eſt grand, il ſaura mourir. — Le reſte ſera bien aiſé, je n'aurai plus qu'à le ſuivre.

Madame LUZERE.

Mais, s'il eſt votre fils, n'êtes-vous pas un de ſes Juges ? Ne peut-on pas, en faveur de ce titre, & des ſervices que vous avez rendu à la patrie ? ——

S. FRANC.

La Loi eſt infléxible, & ne connoît perſonne. Elle n'eſt même ſacrée qu'autant qu'elle eſt aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi ! votre ſang prodigué dans les combats. ——

S. FRANC.

Viens à moi, conſtance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'eſt pour la derniere fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ſerai humilié juſqu'à la priere. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi. Il eſt altier, il eſt inexorable. Si je diſois un mot, je ne fairois que hâter ſa mort. Hier, ſaiſiſſant l'époque de cette déſertion, il oſa m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence envers les Déſerteurs. Il eſt vrai que j'ai cauſé le ſalut de plu-

ſieurs ; mais toi malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils ! J'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. Je ne ſavois pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chere. —— Au reſte, Madame, ne trahiſſez pas ce ſecret important. Je ſais quand il faudra le reveler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous ? allez trouver les anciens compagnons de vos exploits ; écriez-vous devant eux : c'eſt mon fils que vous allez mettre à mort ! Alors leurs cœurs attendris.—

S. FRANC.

Je ne le ſaurois même pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans, & l'Arrêt eſt irrévocable. J'ai vu preſque toutes les voix paſſer à ſa condamnation. Ah ! ſi ſa grace étoit poſſible, penſez-vous que je balancerois un ſeul inſtant ? Que la cauſe des Rois combattroit celle de la nature ! Dans ces momens ſérieux, accompagner ſes pas, m'attacher à lui, eſt la conſolation qui me reſte.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vue ! Et ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un père !

S. FRANC.

Ce n'étoit point là que je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit auſſi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnent étoient loin de ſoupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été ſatisfait de ſon courage. J'ai reconnu mon ſang. Il ne s'eſt point humilié devant ſes Juges pour mandier la vie. Il a répondu aux interrogations ſans fierté comme ſans foibleſſe. Tranquille, & pouſſant quelques ſoupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours ſur les ſiens, & j'ai eu la conſtance de diſputer pour lui, un trepas qui ne fût point infamant. Au moment de ſigner, j'ai cependant ſenti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

S. FRANC.

Il faudroit être moi pour le ſavoir ; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laiſſât libre juſqu'à l'heure où ſon Arrêt doit être exécuté. J'ai répondu de ſa perſonne. Il n'y a que vous, Madame, qui ſachiez un ſecret que je voulois encore renfermer dans mon ſein ; & ſans le bien que vous m'avez dit de lui, j'aurois héſité à vous le confier. Oui, ſi j'euſſe trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit ja-

mais connu ; mais je sens que ce cœur paternel vole au-devant de lui. Il me tarde de l'embrasser, de le presser sur ce cœur gémissant. C'est assez combattre, qu'il vienne ! qu'il tombe dans mes bras !

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai !

S. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame, j'aurai besoin d'être seul avec lui. Il me semble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois.——

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point ——

S. FRANC.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers momens. —— Il me les doit !

Madame Luzere se retire.

Ciel ! le voici.

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

S. FRANC, *à part.*

O Mon Dieu ! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie. (*Il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censés demeurer à la porte.*)

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas ! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. (*Appercevant Saint-Franc, & courant vers lui.*) Ah ! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers. — A ce bienfait, il faut que vous en ajoutiez un autre. — Vous seul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri sur mes malheurs. Mes malheurs sont grands. — Vous me voyez pleurer : mais ce n'est pas sur moi que je répands des larmes. (*Arrivant sur le bord du Théâtre.*) O mon père ! mon père ! Le Ciel a-t-il prolongé tes jours ?

Que

Que vas-tu devenir, si jamais la fin de ma triste destinée parvient jusqu'à toi? (*Tirant une lettre de son sein.*) Puisse cette lettre te consoler, en apprenant dans quels sentimens j'ai terminé ma vie! Je suivrai tes leçons jusqu'au dernier soupir. Je chérirai la vertu, la Religion, l'honneur. (*Il baise la lettre avec transport.*) Parois à une vue si chère, gâge précieux de mon amour. Si ses yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*Allant à Saint-Franc.*) Monsieur, il n'y a que le nom de la Compagnie, qui pourroit vous aider à la faire parvenir à son adresse. Mon père est un Soldat dont le Régiment a passé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup souffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches; je mourrai content si vous me le promettez.

S. FRANC, *après un silence.*

Donnez.

Saint-Franc prend la Lettre, rompt le cachet, & la parcourt; cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ses bras tous tremblans, & s'écrie avec l'ame d'un père :

Mon pauvre Charles!

DURIMEL.

Dieu!

S. FRANC.

Embrasse ton père.

Le père s'appuie sur l'épaule de son fils; ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre, & se saisit des mains de son père, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.

Mon père! dans quel état! Graces au Ciel, c'est vous! Quel heureux moment!

S. FRANC.

Oublies-tu celui qui doit le suivre?

DURIMEL.

Je l'oublie. Je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du Ciel, qui me permet à ce prix d'embrasser vos genoux. — Grand Dieu! pour un tel instant, oui je te t'offre volontiers ma vie.

S. FRANC.

Mon cher fils! tu te sens donc la force de te soumettre à cette main invincible? — Dis, conserveras-tu ce courage jusqu'à ta dernière heure?

DURIMEL.

J'y suis résolu; & quelque trouble qui vienne l'affoiblir, ô mon père! c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

S. FRANC.

Ton père malheureux, n'a que ce triste bienfait en son

pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, eſt un droit trop précieux, ſans doute, & que je ne cède à perſonne. — Voilà pourquoi j'ai à tous caché que tu étois mon fils. —— Emploi terrible & cher, j'eſpère te remplir !

DURIMEL.

Vous y ſerez, mon père !

S. FRANC.

Je t'abandonnerois! je perdrois le fruit du plus cruel apprentiſſage! — Non, qu'il m'en coûte la vie. Ton ame ne s'envolera ſous l'œil d'un père, que pour ſe refugier dans le ſein d'un Dieu. C'eſt le père commun des hommes, mon fils, & toute ma tendreſſe paternelle, n'eſt qu'une foible image de la ſienne.

DURIMEL.

Ah! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus d'une victoire à remporter. — J'allois mourir paiſiblement ; mais l'amour de la vie me parle avec force, & ſe reveille dans mon ſein. Je vous retrouve, je preſſe ces mains chères & reſpectables. — A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle ſur ces lieux où ma foſſe eſt déja creuſée.

S. FRANC.

Cette grace n'étoit que conditionnelle. N'outre point les regrets. Si tu as toujours été homme bien, leve ce front abattu. Ta triſteſſe outrageroit l'être puiſſant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un eſclave. C'eſt au vil incrédule à trembler ; tends les bras au Père univerſel. Tu te plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah ! mon père ! Que cette idee eſt auguſte & ſublime ! C'eſt quand l'univers va nous échapper, que cette vérité conſolante deſcend dans toute la profondeur de l'ame, & l'éclaire de ſes rayons céleſtes. Allons, demain à cette heure, je ſaurai avant vous ce que c'eſt que mourir.

S. FRANC.

Je reſterai ſeul ! Qui de nous deux ſera le plus infortuné ? Qu'ai-je à mendier encore ? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'eſt-ce que cette vie ? Va, il eſt aiſé de la perdre lorſqu'on s'y réſolut. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre, & ſe laiſſer frapper.

DURIMEL.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur ſervir de père.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, SAINT-FRANC; DURIMEL.

CLARY, *étant dans le fond du Théâtre.*

LAiſſez-moi aller à lui ; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il eſt malheureux.

DURIMEL.

C'eſt elle ! O mon cœur affermis-toi !

S. FRANC, *arrêtant Clary.*

Chère fille ! ménagez, ménagez notre foibleſſe. —— Il a beſoin de tout ſon courage.

CLARY, *à Durimel, qui ſe détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel ! ——

DURIMEL, *ſe précipitant dans ſes bras.*

Clary, ô chère Clary !

CLARY, *après un moment de ſilence.*

Quel regard au milieu de tes larmes ! — que veut il me dire ? Je perds la voix. Le Ciel qui te fait innocent te rend-il à moi ?

DURIMEL, *avec tranſport.*

Va, bénis ſa bonté. — Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie ſubite brille ſur ton viſage ! Ta grace — eſt-elle accordée ?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du Ciel. J'ai retrouvé mon père ! le voici ; précipite-toi dans ſes bras.

CLARY.

Vous, ſon père !

S. FRANC, *étouffant ſes ſanglots, & à part.*

Titre précieux, qui va bientôt s'effacer.

CLARY, *à S Franc.*

Vout êtes ſon père ! Ah ! vous ſerez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le ſauverez. Je meurs, s'il périt. — Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui ? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de vous chérir ſous le double titre de père & de libérateur de mon époux. —— Vous vous taiſez !

S. FRANC, *ému, & lui prenant les mains.*

Chere enfant !

CLARY.

Hélas ! si je vous sois chère, dites ; il ne périra pas ! Je ne veux que ces mots, sans quoi ma confiance succombe. C'est sur lui que j'ai fondé tout mon espoir : & pourquoi donc faut-il qu'il meure ?

DURIMEL, *pressant la main de Clary.*

O mon père, mon père ! comme elle m'auroit aimé ! Je sens trop que je regrette la vie. (*Ils s'embrassent.*) Vous m'aimez ? — Eh bien ! j'ose en demander la preuve. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom m'étoit destiné. Vous-même ici tantôt. — Ah ! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Madame LUZERE, *se couvrant le visage.*

Ah cruel !

DURIMEL, *à S. Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi Sur les bords de la tombe, j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mère ! exaucez ses vœux. Donnez-lui cette main. C'est le Ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle ; il est malheureux. Le Ciel aura pitié des nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux, & n'oseront les briser sans frémir. — Oui, nous serons unis, cher Durimel ! & malheur à qui osera nous séparer.

DURIMEL.

O mort ! tu peux frapper, j'ai connu l'amité, l'amour & la tendresse.

S. FRANC, *tranquillement.*

Madame, on peut accomplir cet hymen. Le Ciel ne défend pas l'espérance. C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir ?

CLARY.

Ah ! qu'il m'est doux de vous nommer mon père !

S. FRANC.

Mais. ô ma fille ! en devenant son épouse, le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'est de vous soumettre aux Arrêts du Ciel. Me le promettez-vous ? A ce prix seul. ——

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis ? Tendresse, obéissance.

S. FRANC.

C'est assez Madame, que tout soit prêt. — O mes enfans ! -- Laissez-le, chère Clary ; mon fils recevra le titre sacré d'é-

poux. — J'ai befoin d'être feul avec lui, laiffez-nous ; les minutes font des années.

CLARY.

Hélas ! je ne le fais que trop, mon père, & je vous les facrifie. (*A Durimel.*) Ah !

Elle s'éloigne avec fa mère.

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC.

NOus fommes feuls. —— Hélas ! fans l'Arrêt qui s'arme contre ta vie, mille accidens imprévus pouvoient encore devancer l'inftant marqué. Près de l'acte le plus férieux, à la veille du dénouement de la vie, il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi : Quel facrifice as-tu fait, pour l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître ? Ce n'eft point affez de te réfoudre au coup que tu ne peux éviter ; il faut, mon fils, un autre facrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure fuivante? C'eft l'avant-dernière de ta vie, & tu ofes la donner à tout autre qu'à lui !

DURIMEL.

Mon père ! ce Dieu que j'adore, pourroit-il s'offenfer d'un lien pur formé fous fon nom ? Clary & moi le bénirons enfemble de nous avoir permis d'être unis comme frères, avant une féparation éternelle.

S. FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais, s'il falloit mourir à l'heure même, fans lui parler, fans la voir ; fi la voix redoutable t'appelloit pour fubir ton Arrêt. — Dis, ton courage ne fléchiroit-il pas ? Marcherois-tu, en chériffant ton père, en adorant le Ciel ?

DURIMEL.

Cette loi me feroit dure, je l'avouerai ; mais s'il falloit obéir, fi votre bouche l'ordonnoit, fi tel étoit mon fort. —

S. FRANC.

Eh bien ! il faut me fuivre, mon fils, échappons-nous fans bruit de cette maifon ; évitons les cris, les larmes. Tu mourras fans avoir à fouffrir de leurs derniers adieux ; marchons. ——

DURIMEL.

O Ciel ! mon cœur eft brifé !

S. FRANC.

Me ſuis-tu ?

DURIMEL.

Un inſtant, mon père, un ſeul inſtant !

S. FRANC.

Tu héſites ! ton courage s'affoiblit ?

DURIMEL.

Oui, ſans doute ; mais je ne ſuccomberai point. — (*Regardant le Ciel.*) C'eſt à toi que j'offre les tourmens dont mon ame eſt déchirée. -- Clary ! que vas-tu devenir ? — Mon père ! puiſqu'il le faut, allons, ſaiſiſſez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-moi de ces lieux. — Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

S. FRANC.

C'en eſt aſſez, mon fils. — Le Maître qui veille ſur toi n'en demande pas d'avantage, & le ſacrifice eſt accompli. — Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main ſera unie à la ſienne. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeſte qu'à l'inſtant où elle doit ſonner.

DURIMEL, *avec attendriſſement.*

Il ſemble à mon cœur que vous lui redonnez la vie. — Je la reverrai ! —— Ah ! je reçois ces inſtans comme une grace précieuſe. Dès qu'ils ſeront écoulés, vous pourrez reparoître ſans crainte, vous me verrez prêt à vous ſuivre. Je me regarde déja comme entouré de l'appareil militaire ; & votre fils ſans pâlir ——

S. FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent ; je lis dans tes regards la fermeté de la tienne. --- Oui, tu es mon fils ! Viens, & repoſe-toi dans mes bras.

Ils ſortent en ſe tenant embraſſés.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

Il est nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table, dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil, entre les bras de sa mère. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille ; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary ; il a les yeux fixés sur elle.

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL.

Il exprime, par quelques regards & par quelques soupirs, l'état de son ame ; il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, se lève ; la quitte, s'éloigne, & la contemple à divers intervalles.

Sur le bord du Théâtre.

SES yeux appésantis & fatigués de pleurs, cédent enfin au sommeil. —— Repose, innocente épouse. Que je crains son reveil ! Qu'il sera douloureux ! —— Si je pouvois m'échapper. —— Je viens d'entendre passer les Compagnies. —— Quoi ! déja. —— Comme les heures se sont rapidement écoulées ? — Le tems semble se hâter. —— Mon pére va paroître. —— Chère Clary ! (*Il la contemple.*) Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous separer. —— Il faut nous sauver, à tous deux, un trop cruel adieu. (*Il fait un mouvement pour s'éloigner, en mettant les deux mains sur ses yeux.*

CLARY, *en songe.*

Durimel ! Durimel !

DURIMEL.

Il est saisi d'un frémissement expressif ; il revient sur ses pas, retourne à elle, & dit à voix basse.

Elle s'égare dans un songe trompeur. —— Ses levres me sourient. — Passer de ses bras dans ceux de la mort ! ——

Après un silence.

Non, ce n'est point le brillant du Soleil, ni l'éclat de l'univers qui m'attachent à la vie ; mais vous, sentimens avec lesquels simpatise mon être. Amour ! amitié ! mouvemens de la nature ! volupté céleste & délicieuse ! charme inconcevable ! oui, c'est vous que mon cœur regrette. — Suprême bienfaiteur ! je ne sais quels sont les biens que ta bonté me réserve ; mais je ne t'en aurais jamais demandé d'autres. (*Ici Clary fait un geste, & prononce quelque accens sans suite.*) Comme elle paroît agitée ! Ses joues s'enflamment !

CLARY, *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi. — Vous êtes un Dieu, maître de sa vie. — Mon époux, sa grace ! sa grace ! que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds. (*Elle jette un cri, & s'éveille.*)

Durimel se jette à ses pieds & l'embrasse.

Madame LUZERE.

Ma fille !

DURIMEL.

Trop tendre épouse !

CLARY, *revenue à elle.*

Où suis-je ? Ah ! malheureuse ! — Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant. — J'implorois ta grace ; je l'avois obtenue. — Durimel ! Non, je ne puis le croire, tu ne périras point : ce présage heureux. ——

Madame LUZERE.

O Dieu ! pourrai-je soutenir ? ——

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Clary ! — Je ne peux lui parler. —— Malheureux !

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie ? Qu'ils viennent : oseront-ils t'arracher de mes bras ? Tu n'es pas de ces criminels dont le supplice est avoué de la terre. Où sont tes forfaits ? Dieu ne voudra pas que tu meures : non, tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait sera-t-il le dernier ? —— Arrête —— Ménage ton espoir & tes pleurs. Ecoute, mon père va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges ; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah ! Clary, retiens donc ces larmes qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh ! puis-je commander à mes larmes de ne point couler ? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ?

DURIMEL. *On apperçoit ici Saint-Franc, qui se retire soudain.*

Madame. — O ma mère ! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel !

DURIMEL, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul. — Dérobez-vous toutes deux. —— Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laisse ; il le faut. — Mais avant, dis-moi ; espères-tu ? Réponds, & ne me trompe point.

DURIMEL.

Eh ! quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir ? Ce cœur le nourrit encore, Va, le Ciel peut être désarmé.

Clary veut parler, se retient, & cede à sa mère.

Madame LUZERE, *entraînant sa fille.*

Mon enfant, viens l'implorer : il n'est pas inexorable.

CLARY.

Ma mère ! —— Ah ! comme je vais l'invoquer !

SCENE II.

DURIMEL, *seul.*

Je tremblois qu'elles ne restassent. — Il me semble avoir entrevu mon père. —— Allons, mon ame ; affermis-toi. Voici le moment. — Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques momens je serai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*appercevant son père*) Je ne me suis point trompé.

SCENE III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC, *en entrant.*

J'Attendois leur départ. — Donne-moi ta main (*Il prend la main de son fils.*) Tu sais que l'on vient te chercher ?

DURIMEL.

Ils sont prêts ! Ne manque-t-il plus que moi ?

S. FRANC.

Le Régiment eſt ſur la Place, & le Détachement eſt là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon père ! épargnez-vous ce ſpectacle affreux ; mon cœur tremble pour le vôtre.

S. FRANC.

Ne ſonge point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Le trépas ne ſera pour moi qu'un inſtant. C'eſt vous qui ſouffrirez, & long tems ! (*S. Franc baiſſe les yeux & ne répond rien*) (*Après un repos*) Allons, mon père, béniſſez-moi, & que le Ciel ratifie le pardon que vous oſez me donner en ſon nom.

Il met un genou à terre.

S. FRANC.

Mon fils, que Dieu t'ouvre ſon ſein, comme ces bras te ſont ouverts ! (*Il le preſſe contre ſon cœur.*)

Ce cœur ſe ſent plus aſſuré, plus fort. Partons.

Il marche vers la porte.

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

ARrêtez, brave Soldat. — J'eſpérois en mon père, je croyois pouvoir fléchir ſa rigueur, obtenir du moins du tems ; mais ſa dureté eſt inflexible. Il a rebuté mes prières. Ecoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y conſentir ; nous pouvons le ſauver.

S. FRANC.

Le ſauver ! & comment?

VALCOUR.

Aie le courage de te prêter à mon projet. Le Régiment l'attend. Devant cette maiſon ſont rangés les Soldats qui doivent le conduire ; mais au bout du ſentier qui mène à une porte de derrière, deux de mes gens affidés ſont tout prêts avec une chaiſe de poſte. Ils ſont inſtruits de ce qu'ils doivent faire. [*Il préſente un papier*] Cette ſauve-garde lui ſervira, en mon nom, de paſſe-port ; choiſis la route qu'il doit tenir.

S. FRANC.

O Ciel ! que m'as-tu dit ? — Tu n'as d'autre moyen. — Cruel ! que m'offres-tu ! Eſt-ce là ? — Tu peux riſquer. —

VALCOUR.

Ne parle pas des riſques que je cours. Je veux accomplir ce projet, tout hardi qu'il te paroît.

S. FRANC.

Tu me déchires l'ame. Eh ! qui peut t'inſpirer une pitié auſſi courageuſe ?

VALCOUR.

Il me touche, il m'intéreſſe. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorſque ſa jeune amante lui tend les bras ! Non —— D'ailleurs on m'a accuſé d'être ſon délateur ; je me dois à moi-même de le ſauver.

DURIMEL, *à Valcour.*

Homme généreux ! Tout ce que je pourrois répondre eſt trop au-deſſous de ce que je ſens.

S. FRANC, *à Valcour.*

Mon ami ! Mon cher ami ! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper ; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment. ——

VALCOUR.

Eh bien ! profitez-en ; agis ſi tu l'aimes. Mes armes, ce paſſe-port, ma livrée, tout lui aſſure une retraite prompte & facile. — Que délibères-tu ?

S. FRANC.

Ah ! que des coups dans un jour ! Tu connoîtras ce cœur, & quel ſacrifice il fait faire — Il s'agit ici plus que de ma vie — Ta chaiſe l'attend, dis-tu ? — Laiſſe-nous en décider. Va te rendre ſur la Place. Je ne tarderai pas à t'y ſuivre avec lui, ou ſeul.

VALCOUR.

Que dis-tu ? Eſt-ce dans une pareille circonſtance qu'il faut peſer ce qu'on doit faire. Crois-moi, les momens ſont preſſés (*Il lui remet le paſſe-port & une bourſe.*) Tiens, prends, & point d'adieux (*Il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.*)



SCENE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passe-port & la bourse.*

DUrimel, que prononces-tu ?

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt. — Je frémis de parler.

S. FRANC.

Ignores-tu combien ta vie m'est chère ?

DURIMEL.

Et moi, votre honneur ?

S. FRANC.

Et la nature qui me crie. ——

DURIMEL.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi promise, sous le sceau du serment que ma personne vous a été confiée ?

S. FRANC.

Je ne vois que ton danger — Le reste disparoît. Profitons des instans ; ils s'accumulent, & vont m'ôter l'espoir. —

DURIMEL.

Mon espoir n'est plus sur la terre. — Allez, je suis tout préparé. — J'ai bien retenu vos leçons. — Laissez-moi subir ma destinée. — A quoi bon tarder ?

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY,

CLARY, *avec force.*

OU allez-vous ? — Où le conduisez-vous ? — Pensez-vous me tromper encore ! — Ne sais-je pas le sort qui l'attend ? — J'ai ranimé mes forces. — Je revole ici pour le defendre. — (*A Durimel, qui voudroit s'échapper*) Tu voudrois m'échapper pour courir à la mort ; & c'est vous, son père, qui l'y conduisez ?

DURIMEL.

Chère Clary, laisse, laisse. Ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets. —— Il faut nous séparer. ——

CLARY.

Nous séparer ! Ah cruel ! (*Embrassant Durimel.*) Viendront-ils t'arracher de mes bras ? L'oseront-ils ? — Non, mon désespoir touchera leurs cœurs, j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez, vous qui osez disposer de sa vie, bourreaux de vos freres, tremblez d'outrager l'amour & la nature. Mes cris vous repousseront ; mes cris accuseront votre insensibilité coupable, votre lâcheté servile — Vous frémirez de honte ou de pitié.

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu ! chère Clary ! Mon père !

S FRANC.

Ma fille ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reste du monde ?

DURIMEL.

Chère épouse ! tu portes le poignard dans les blessures d'un père qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au désordre de mes paroles — Je ne me connois plus. — Mes transports s'adressent au Ciel comme à vous — Mais quel papier dans votre main ? — Si c'étoit sa grace. ——

S. FRANC, *cachant son trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être. — Mais quoique le Ciel en décide, laisse-nous. (*La prenant par la main, & la conduisant sur le bord du Théâtre.*] Ma fille, ma chère fille, mes larmes, mes dernières larmes couleront-elles envain ? Ecoute un vieillard, laisse-nous remplir les devoirs les plus sacrés : ils lui sont imposés par la nature, par l'honneur. — Ce moment doit-être celui de leur triomphe. Demeure, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon père !

DURI-MEL, *en s'échappant.*

Adieu, Clary !

CLARY, *se tourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe. — Malheureuse ! — Durimel ! Durimel !

Elle veut le suivre.

S. FRANC, *à Madame, Luzere, qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle ; arrêtez ses pas.

CLARY.

Je me meurs. (*Sa mère la soutient.*)

S. FRANC, *dans le fond du Théâtre.*

Hélas ! de quel côté sortir !

DURIMEL. *On l'entend sans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

ET vous, ma mère, vous êtes auffi leur complice! Où va mon époux? Quoi! fon père. — Non, il n'eft pas poffible. —— Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O ma Clary! épargne-moi. Eft-ce moi que tu forces à te confoler? Ah! mon cœur a trop de fes maux. — Je reffens tes douleurs & les miennes. Ménage une mère, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra dont pitié de mes tourmens? Ils font inexprimables. Ma mère ne m'entend plus, ne me confole plus. Où fuis-je —— Tout s'obfcurcit autour de moi, & ne fe montre qu'à travers un nuage fombre. — Ah! fecourez-moi, je crois que je meurs auffi. (*Elle femble s'évanouir; le bruit éloigné du tambour la fait treffailir avec force, elle fe relève précipitamment*) Dieu! qu'entends-je? Quel fon frappe mon oreille? Ma mère, entendez-vous ce bruit formidable? — Seroit-ce? — Ah! — [*rapidement*] La Place s'apperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris. ——

Madame LUZERE, *la retenant avec force.*

Arrêtez, non, —— arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement de corps univerfel.*

Que je m'arrête! Ah Ciel! vous m'avez tout dit. — Il n'eft donc plus d'efpoir!

Madame LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! Notre feule reffource eft d'élever vers le Ciel nos mains impuiffantes.

CLARY.

On l'abandonne, on le laiffe périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui. (*Le tambour bat une feconde fois*) Ciel! le bruit redouble. Tous mes fens font glacés. Je crois le voir, le bandeau fatal fur le front. — Moment horrible! — Quel filence lugubre! épouvantable! (*On entend le bruit de fix coups de fufils qui partent à la fois.*) Durimel! (*Elle tombe accablée d'horreur. Le tambour recommence à battre.*)

Madame LUZERE, *fe courbant fur le corps de fa fille.*

O, ma chère Clary, ouvre la paupière! Sors de cet acca-

blement affreux. Ne suis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'un enfant, elle est toute ma consolation sur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne.

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en désordre.*

QU'ai-je appris! — Que m'avoit-on caché! — Quelle scène terrible! — Des deux côtés, quel héroïsme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie. — Ah! Madame.

Madame LUZERE.

Parlez, parlez. — Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je suis avide de ses derniers instans. — Un besoin de savoir me consume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons souffrir davantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de sa fuite précipitée. Mon cœur en tressailloit en secret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorsque je l'ai revu, traversant les rangs d'un pas égal & tranquile! Le malheureux S. Franc paroissoit être la victime. Il l'embrasse vingt fois à nos yeux; & selon la coutume, il défend aux Soldats de crier grace, sous peine de la vie. — Sa voix étoit altérée. — Il s'apprête à donner le signal. — Mais son bras ne peut se lever. Tout à coup il s'arrête, il nous appelle; il s'écrie, les sanglots à la bouche; *Non, vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le signal de son trépas. La nature l'emporte, & m'arrache mon secret. Blamez-moi encore d'embrasser la cause de ces infortunés. Celui que vous voyez, — apprenez tous qu'il est mon fils; oui, mon fils. Frappez deux victimes.* — Il se rejette dans ses bras, il le presse sur son sein; il ne peut s'en séparer. Ah Dieu! j'ai vu tous les visages frémir & pleurer; mais la loi inflexible seule a parlé, & seule a été entendue. — On entraîne le père malheureux. On lui dérobe cette scène ensanglantée. Je suis, le désespoir dans le cœur, détestant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un père à sa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées! nous serions au terme de nos douleurs.

SCENE IX, & derniére.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR. SAINT-FRANC.

S. FRANC, *appuyé ſur deux Soldats & entouré d'Officiers.*

MEſſieurs, — Meſſieurs, — votre pitie m'importune & m'afflige. Laiſſez-moi ; je n'ai pas beſoin de paroles pour me conſoler,

Les Officiers ſe retirent.

CLARY, *ſortant de ſon accablement.*

Ah ! mon père ! qu'avez vous fait de l'époux que le Ciel m'avoit donné ?

S. FRANC, *dans un déſordre éloquent & pathétique.*

Je reviens, je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi ! — Les barbares ! Ils l'ont tué ! — Sous vos yeux.

S. FRANC.

Ah ! ma fille.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le Ciel.*

O Dieu ! c'eſt mon epoux qui paroît devant ton Tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui. Toi ſeul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

Madame LUZERE.

Clary ! ma chère Clary.

CLARY.

O ! ma mère. (*Elle tombe évanouie.*)

S. FRANC.

Valcour, écoute-moi. Demain nous conduit au-devant de l'ennemi. Arrivé au terme de ma carrière, & ſi près de mourir. Les combats ne peuvent que me ravir un jour qui m'eſt à charge ; ſi je péris, ne me regrette pas, mais offre leur pour toujours un appui, un conſolateur, un frère, dont ils n'aient jamais à ſe plaindre, ni toi à rougir. —

VALCOUR, *noblement.*

Va, j'en avois fais le ſerment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

S. FRANC, *les bras étendus vers le Ciel.*

Mon fils ! que ces vœux montent juſqu'à toi ! & vous Maître ſuprême des humains, acceptez le ſacrifice de nos larmes.

FIN.